

Parutions

André-Louis Paré

Number 58, Winter 2001–2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9358ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, A.-L. (2001). Review of [Parutions]. *Espace Sculpture*, (58), 52–53.

MICHEL RATTÉ, *L'expressivité de l'oubli. Essai sur le sentiment et la forme dans la musique de la modernité*. La Lettre Volée, coll. Essais, Bruxelles, 1999, 190 pages.

Contrairement aux compositeurs écrivains de la musique, la plupart des musiciens improvisateurs ont peu de prétention théorique à propos de ce qu'est la musique. Pour remédier à cette « absence de réflexion », le musicien de jazz québécois Michel Ratté a voulu s'aventurer sur « le fil fragile de la spéculation » en nous proposant ce livre qui, de fait, est une version remaniée et augmentée d'un mémoire présenté au Collège international de philosophie à Paris en 1997. Sa thèse ? Que la musique de la modernité aussi bien écrite qu'improvisée « exprime des manières de se souvenir et d'oublier ». Et puisque le jazz est, selon l'auteur, « le terreau de la musique improvisée "émancipée" », c'est à la défense de cette musique de la modernité qu'il verra à dégager une herméneutique nouvelle de la musique comme expression du « sentiment de l'oubli ». En effet, cet essai se veut d'abord un prélude à un livre à venir portant sur des œuvres précises de « tradition jazzistique ». Mais avant d'y parvenir, l'auteur se doit — thèse oblige — d'exposer « les linéaments d'une nouvelle théorie de l'art » et ce, en discutant diverses philosophies, ce qui lui permettra de soutenir sa réflexion.

Il s'agira donc pour le lecteur de suivre la dialectique parfois laborieuse de M. Ratté, laquelle a pour but de reprendre le problème de la musique de la modernité à nouveaux frais. Par exemple, afin de dégager une conception de l'art comme « symbolisation de ce que nous sommes, en tant que soi dans nos communications manquées », nous aurons à accompagner l'auteur dans son dialogue avec la théorie de la communication de Habermas. De plus, afin d'enraciner cette théorie communicationnelle dans une expérience du soi comme sentiment, il proposera cette fois-ci un détour par la thèse développée par Michel Henri sur « l'auto-affectivité du soi ». Dès lors qu'une conception de l'œuvre d'art comme « symbolisation de

l'expressivité protosymbolique de l'auto-affectivité de soi » semble désormais acquise, il lui faudra montrer en quoi ce sentiment de l'oubli n'a rien à voir avec l'oubli selon la théorie de l'inconscient chez Freud. Enfin, et surtout, cette reprise de la problématique d'une nouvelle théorie de la modernité va longuement discuter l'importance qu'a pour l'auteur la pensée d'Adorno. Malgré le fait que celui-ci n'ait accordé au jazz et à l'improvisation que des propos négatifs, c'est tout de même avec et contre ce penseur que l'auteur va finalement tenter une dernière réflexion concernant l'étude adornienne de la « musique informelle », laquelle dissimulerait « la question spécifiquement esthétique de l'expressivité de l'oubli ».

Bref, vous l'avez compris, cet essai exigera des lecteurs une attention soutenue, et surtout plusieurs préalables d'ordre théorique. Par conséquent, bien que retouché, ce mémoire conserve par sa forme et son style une approche malheureusement difficile que le genre essai — me semble-t-il — ne devrait pas présenter. Par ailleurs, l'interprétation des musiques improvisées collectives de l'histoire du jazz moderne, auquel ce livre se veut le préambule, nous aidera peut-être à mieux faire voir comment, au dire de l'auteur, « la musique comme expression du sentiment de l'oubli peut être l'horizon d'une nouvelle herméneutique de la musique ».

MICHEL GAILLOT, *Sens multiple. La techno, un laboratoire artistique et politique du présent. Avec des entretiens de Jean-Luc Nancy et Michel Maffessoli*. Éd. Dis Voir, Paris, 1998, 120 pages.

Paru en 1998, ce livre du philosophe et critique d'art Michel Gaillot n'en conserve pas moins un intérêt certain. Moins peut-être en ce qui a trait à la scène techno proprement dite, que pour ce que celle-ci suggère comme réflexion devant l'absence du « théologico-politique » et de sens unique (Dieu, Nature, Progrès...) au sein de nos sociétés postmodernes. C'est d'ailleurs dans ce cadre esthétique-politique que la techno serait, au dire de l'auteur, « le laboratoire de notre présent ». Présent à venir, autrement dit à inventer sous des formes nou-

velles d'être ensemble. C'est donc par le biais de cet événement festif — qui a plus de dix ans maintenant — que nous devons entrevoir « une nouvelle configuration de notre être-au-monde et de notre être-au-corps ». Mais le plus important, c'est sans doute le nouveau paradigme que la musique techno et ses raves proposent comme modèle pour l'art contemporain, notamment en ce qui a trait à la question de l'œuvre comme représentation et celle du statut de l'artiste comme auteur de sa propre création.

Avec ses *sampleurs*, le phénomène techno provient de la culture populaire. C'est, comme le souligne l'auteur, « la figure populaire de la musique électronique ». Par ailleurs, contrairement au rock ou au rap, sinon au punk, la techno se veut sans message, apolitique. Les raves, où se déploie dans toute sa dimension ludique la musique techno, sont des fêtes orientées uniquement sur le plaisir de communier au sein de cet événement factuel. Ainsi, puisque sans objet, ni sujet, ces « dyonisiennes contemporaines » sont principalement de l'ordre de la dépense. La communauté qu'elles favorisent de manière éphémère a essentiellement pour lieu le corps et les émotions. Par conséquent, cet espace communautaire n'offre rien à partager, et c'est justement ce « rien » à partager qui fait l'essence de la fête. En ce sens, cette célébration avec et sans les autres fait des ravers non plus de simples spectateurs, mais de véritables acteurs qui, le temps d'une nuit bien rythmée, formeront ensemble « une sculpture vivante collective ».

Or — il faut bien le dire — cet être ensemble est rendu possible grâce à la machine. La machine devient ici instigatrice du corps social. Par conséquent, la technique contemporaine — celle qui relève de la communication — n'est plus seulement ce qui asservit l'existence, elle peut être facteur d'émancipation. En effet, détournée et réappropriée, la technique peut aussi être salvatrice. C'est pourquoi, au dire de Gaillot, la techno rend possible une mise en forme de notre propre humanité. Par exemple, du point de vue artistique les DJ's remettent en question la notion de l'artiste romantique. De plus, la dichotomie création / réception, et celle qui distingue le

créateur du spectateur, n'ont plus cours. L'artiste est dorénavant moins un créateur qu'un initiateur de situation de vie. Axé sur la participation, le phénomène rave substitue l'expérience optique pour l'expérience haptique. Et c'est d'ailleurs par ces déplacements que ces rituels festifs toucheront la scène de l'art contemporain. Même si l'un n'est pas le promoteur de l'autre, son avènement a provoqué de nouvelles manières de faire, influencées notamment par la culture populaire. Les DJ's ne sont-ils pas les nouveaux animateurs de nos galeries d'art ?

Dans son avertissement, l'auteur rappelle qu'il ne faut pas idéaliser le phénomène techno. C'est qu'il est conscient que, tout comme le rock, la techno risque — comme c'est déjà le cas — de devenir spectacle et par conséquent de perdre l'esprit « hors-la-loi » des « Free partys ». Les deux entretiens avec le philosophe Jean-Luc Nancy et le sociologue Michel Maffessoli qui complètent cet essai poursuivent, parfois pour les nuancer, les idées émises par l'auteur.

P.S. : Les éditions macano (Montréal) ont produit en 1997 un catalogue intitulé *Rituel festif. Portrait de la scène rave à Montréal*, lequel accompagnait une exposition de photographies signée Caroline Hayeur. Pour en savoir plus, visiter le site www.agencestockphoto.com/rituefestif qui propose des photos, des extraits de textes parus dans le catalogue, des informations sur les raves à Montréal, etc.

Artcity. *Quand Montréal devient Musée*. Catalogue d'exposition. Conservatrices : Josée Bélisle et Paulette Gagnon. Musée d'art contemporain de Montréal, 2001.

Tout le monde ou presque a entendu parler de l'événement *Artcity* organisé par le MAC du 10 août au 8 octobre dernier. Il s'agissait pour les conservatrices J. Bélisle et P. Gagnon de choisir — parmi les quelque 6 000 œuvres de la collection permanente — une cinquantaine d'œuvres d'artistes d'ici et d'ailleurs, et de les présenter soit dans les salles du Musée, mais surtout hors les murs, notamment dans différents lieux de la ville, tels les halls d'entrée de grandes entreprises installées

au cœur de la ville ou encore dans certains lieux de culte. Pouvaient alors être vues les œuvres de Carl André, Richard Serra, Tony Cragg, Andrew Dutkewych, François Morelli, Gilles Mihalcean, Françoise Sullivan, Henry Saxe, Ulysse Comtois, Kim Adams, Mario Duchesneau, Mario Merz, Anne et Patrick Poirier, Marie A. Côté, Christiane Gauthier et Pierre Granche, pour ne nommer que quelques-unes de celles qui appartiennent au monde de la sculpture. Le catalogue publié à cette occasion offre en images l'ensemble des œuvres exposées. Par contre, hormis la courte présentation faite par les conservatrices, il me semble regrettable qu'un ouvrage de cette envergure, accompagnant l'« événement majeur de l'été 2001 », ne nous propose pas également à lire un texte présentant et analysant les nouveaux enjeux des musées d'art contemporain au sein de l'espace public.

GILLES A. TIBERGHEN, *Nature, Art, Paysage*, Éditions Actes Sud / École Nationale Supérieure du Paysage / Centre du Paysage, 2001. 232 pages.

Après deux ouvrages sur le Land Art, parus en 1993 et 1996, l'auteur poursuit sa réflexion sur les multiples rapports qu'entretient l'art avec la nature, le paysage. « C'est en réfléchissant à ce que n'était pas le Land Art, souligne l'auteur, à son éventuelle postérité, à son inactualité foncière, mais aussi aux productions de ses épigones, aux œuvres d'artistes qui, quoique contemporains, appartenaient à d'autres groupes intervenant dans la nature avec d'autres visées (plus exclusivement écologiques ou politiques, par exemple), en observant enfin les propositions nouvelles d'artistes d'une autre génération qui travaillent avec des attendus différents, que j'ai essayé d'explorer ces questions. » S.F.

Pour une culture du territoire, sous la direction de RENÉ DEROUIN, L'Hexagone, 2001. 215 pages.

À la fin des années 1990, quatre symposiums en art contemporain ont été organisés par la Fondation Derouin. Véritables ouvertures sur les Amériques, ces symposiums proposaient une réflexion sur l'interculturel et offraient à des artistes de différentes disciplines d'intégrer l'art à l'environnement. Abondamment illustré, ce livre constitue la mémoire de ces événements. Quatre cahiers couleur reproduisent les œuvres *in situ* des artistes invités. Une soixantaine de créateurs (poètes, écrivains, architectes, géographes, musiciens, historiens, muséologues...) de diverses régions des Amériques nous font partager leur culture du territoire. S.F.

SYLVIE LAGNIER, *Sculpture et espace urbain en France. Histoire de l'instauration d'un dialogue 1951-1992*, Paris, L'Harmattan, 2001. 291 pages.

Ce livre est une version synthétique d'une thèse de doctorat, dirigée par le professeur Dario Gamboni et soutenue à l'Université Lumière Lyon 2, en 1998. Le propos n'est pas de dresser un état des lieux de l'art public en France, mais de montrer comment les artistes ont peu à peu participé, par leurs travaux, à l'aménagement urbain : quand, comment et pourquoi s'est instauré un dialogue entre la sculpture contemporaine et la ville. S.F. ←

WWW.SCULPTURE

www.meduse.org/avatar/avatar/index.html

L'association de création et de diffusion sonores Avatar, située dans la coopérative Méduse à Québec, a été fondée en 1993. Cette association est née de la volonté d'artistes de l'art audio de se doter des ressources nécessaires à la poursuite et au développement de leur pratique. Son mandat premier est de promouvoir la recherche, la création et la diffusion en art audio. L'espace sonore d'Avatar couvre un vaste champ d'activités qui va de l'invention d'instruments à l'installation sonore, en passant par la performance, l'action, la manœuvre sonore, l'art radio, la sculpture et l'environnement sonore. Ce site permet de mieux connaître l'historique d'Avatar et le mandat que s'est fixé l'association. On y trouve aussi des informations sur les artistes membres et les collaborateurs assidus. De plus, Avatar ayant créé une maison d'édition dédiée à ces recherches, OHM éditions propose un catalogue de plus de vingt titres de disques compacts.

www.sat.qc.ca/the_user
www.silophone.net

[The User], collectif d'artistes formé d'Emmanuel Madan et de Thomas McIntosh, propose sur ces sites deux expériences sonores inédites : *La Symphonie pour imprimantes matricielles* et *Silophone*. La *Symphonie* emploie un instrument musical construit à partir d'équipements de bureau désuets. Ce sont plus précisément les bruits que génèrent ces machines qui sont utilisés comme matériau de base pour une composition musicale. Des extraits de cette symphonie sont audibles sur le site. Par ailleurs, le site du *Silophone* permet d'avoir accès à une multitude de sons produits grâce à la participation de centaines de gens de partout dans le monde qui ont joué du *Silophone* de juin 2000 à juin 2001, alors qu'il était encore en fonction. Cet instrument interactif est, comme on le sait, la transformation d'un ancien élévateur à grain, le Silo # 5 du port de Montréal, en un instrument de musique. Pour en savoir davantage sur cette histoire peu banale, on consultera ce site qui malheureusement pourrait ne plus être actif d'ici quelque temps. Ce site est aussi en version anglaise.



www.mutek.ca

Mutek est d'abord un festival ayant pour champ d'exploration l'intersection entre la musique électronique, la création sonore et les technologies numériques. Mais c'est également un site qui fait la promotion de ces expériences sonores, notamment en donnant accès à l'écoute des performances musicales du festival de l'année 2000. À visiter pour qui veut entendre ces artistes du son (Carsten Nicolai, Akufen, Ivan Pavlov, Chartier, Tomas Jirku, etc.) qui donnent à l'espace une nouvelle dimension. Ce site est aussi en version anglaise.

www.listen.to/soundexperiments

Ce site présente le travail de deux jeunes artistes interdisciplinaires (Dorion Berg et Kristen Roos) qui, ensemble, fabriquent des sculptures sonores, soit *Sound Experiments* (1998) et *Transduction* (2000). En plus de présenter rapidement la technique qui sous-tend ces expériences sonores, ce site propose une galerie de leurs œuvres, tout en permettant de voir et d'entendre un extrait de *Transduction*, installation faite à partir d'un ensemble de huit sculptures sonores.

<http://www.intersculpt.org/is2001/>

La biennale mondiale de sculpture numérique INTERSCULPT 2001 a eu lieu en novembre dernier, simultanément en Europe, aux États-Unis, en Asie et dans le Pacifique. Huit à neuf sites ont été interconnectés via Internet : Paris (F), Manchester (UK), New York (USA), Dayton (USA), Tempe (USA), Wanganui & Wellington (NZ), Hong Kong (Chine), Brisbane (Australie).

INTERSCULPT est une exposition vivante pour une discipline nouvelle, avec des ateliers, des présentations, des conférences. En même temps, la VIRTUAL INTERSCULPT EXHIBITION est en ligne sur ActiveWorlds, DAAP zone. <http://www.intersculpt.org/is2001/daap.htm> ; à quoi s'ajoute la 2nd DIGITAL SCULPTURE COMPETITION, ouverte du 25 septembre au 15 novembre, pour tous les créateurs qui utilisent des logiciels 3D de CAO / CFAO pour la conception d'œuvres à but artistique (sculpteurs, architectes, designers, infographistes, chercheurs, etc.).

<http://www.intersculpt.org/is2001/dsc2001/dsc2001.htm>